

Le faire pour repenser le travail : les leçons du mouvement des makers

Anthony Hussenot¹

Introduction

Le mouvement des makers semble imprégner de nombreux aspects de la société. Inconnu du grand public il y a encore peu, ce mouvement questionne aujourd'hui l'éducation, l'économie, les loisirs, la science et la vie politique². Comment un phénomène dont l'idée principale consiste à croire aux vertus du faire et du partage a pu s'imposer si rapidement dans la société et plus spécifiquement dans le monde des affaires ? Qu'il s'agisse de pédagogie, d'entrepreneuriat, de construction du savoir scientifique, de redynamisation des territoires, de réinsertion professionnelle (etc.), les makers proposent des méthodes innovantes qui remettent en cause les approches traditionnelles.

Chaque année, ce mouvement rencontre un succès grandissant. Par exemple, l'édition 2016 de la Maker Faire Paris³ – événement annuel incontournable en France - a accueilli 65 000 visiteurs, soit deux fois plus de visiteurs qu'en 2015. Pourtant, bien que ce phénomène suscite un fort intérêt, il est difficile à cerner. Puisant dans diverses contre-cultures, ce mouvement se caractérise par une volonté d'autonomisation de ces membres à travers la production d'objets divers. Mais peut-on parler de contre-culture pour le mouvement des makers ? Le rôle jouait par les grandes entreprises et les politiques dans le développement de ce phénomène met à mal cette hypothèse. La culture maker tend même à devenir la norme en matière d'innovation, tant les entreprises investissent dans des fablabs internes et multiplient les projets avec les makerspaces. Pourtant, les makers échappent aux critères classiques. A la frontière de l'activité professionnelle et de loisir, les makers ne se laissent pas enfermer dans des catégories toutes faites. Lors d'une étude auprès des makers dans le makerspace IciMontreuil, nous avons constaté que le maker est avant tout un innovateur complet, c'est à dire une personne qui ne cherche pas uniquement à développer des produits, mais qui invente également de nouvelles pratiques de travail et d'engagement citoyen. Ainsi, exerçant souvent avec un statut d'indépendant et en mode projets, leurs activités interpellent et invitent à repenser le rôle et la place du travail dans la société. D'ailleurs, pour Dale Dougherty, fondateur du magazine Make et de l'événement Maker Faire, être maker c'est avant tout un état d'esprit qui renvoie à la fois à un projet personnel, un projet social et parfois à un projet professionnel⁴.

Le mouvement des makers n'est donc pas facile à saisir. En tant que phénomène hétérogène qui ne peut être réduit à une entité économique ou sociale, l'essentiel du corpus en théories des organisations et en management se montre d'ailleurs inopérant pour appréhender le mouvement des makers. Plus précisément, les théories classiques des organisations et du management ont été bâties sur l'idée selon laquelle l'organisation est une entité dont le

¹ Maître de conférences en théories des organisations, PSL, Université Paris-Dauphine, DRM UMR 7088, F-75016 Paris, France.

² Voir, par exemple, la série de vidéos intitulée « Do It Yourself » réalisée par Arte : <http://www.arte.tv/guide/en/search?q=Do%20It%20Yourself>

³ Voir le site Internet: www.makerfaireparis.com.

⁴ Voici la définition complète donnée par Dale Dougherty: "Maker, c'est avant tout un état d'esprit, a mi-chemin entre la tradition du faire soi-même, héritée du passé, et les nouvelles technologies qui offrent une multitude de possibilités pour créer et inventer. Trois motivations poussent les individus à s'inscrire dans ce mouvement. D'abord, une envie personnelle, celle de se faire plaisir, de faire quelque chose de fun et de créatif. Ensuite, l'envie de partager, de participer à un projet social. Et enfin, pour certains, un enjeu commercial" (Référence: https://www.makerfaireparis.com/?page_id=27).

fonctionnement serait défini a priori (Chia, 2003 ; Vogel, 2012)⁵. Cela conduit à distinguer le travail de la vie privée et à considérer que l'activité professionnelle s'exerce dans un espace défini (le bureau, l'usine, etc.). Une telle application de cette approche au mouvement des makers conduirait à circonscrire ce phénomène à une simple activité de production d'objets délimitée par l'espace dans lequel les makers exercent le plus souvent, c'est à dire le makerspace ou le fablab. Or, cela consisterait à faire une analyse erronée. D'une part, en ayant pour ambition d'apporter des solutions dans divers domaines en pratiquant la co-construction de connaissances et l'expérimentation, le mouvement des makers ne peut être résumé à une simple activité de production d'objets et d'autre part, nul besoin de makerspace ou de fablab pour être un maker. Certaines personnes se revendiquent de ce mouvement alors qu'elles travaillent à domicile ou dans un atelier.

Pour appréhender le mouvement des makers, il faut revenir à la racine de ce mouvement : la culture du faire. Le faire renvoie à l'idée selon laquelle les personnes ont le pouvoir de changer leur condition et le monde par la création d'objets. La finalité du faire n'est donc pas uniquement la production matérielle. Cela devient particulièrement visible lorsque l'on s'intéresse aux relations que le mouvement des makers entretient avec d'autres mouvements, telle que le DIY (Do-It-Yourself), le mouvement des hackers et l'art. Tous ces mouvements partent du même postulat : c'est en produisant que l'on peut influencer sur l'évolution de la société.

Pour comprendre la dimension sociétale du mouvement des makers, il nous faut donc nous intéresser aux relations que le mouvement des makers entretient avec ces contre-cultures⁶. Cela conduira dans une seconde partie à nous interroger sur le rôle du travail dans le mouvement des makers. En faisant du faire un acte social, c'est toute l'activité professionnelle qui acquiert cette dimension. Le mouvement des makers est donc un cas intéressant d'évolution du travail et trouve une résonance particulière à l'heure où les enjeux sociétaux invitent chacun d'entre nous à reconsidérer le rôle et la place de son activité professionnelle.

Le faire comme activité sociale

Le terme Maker aurait été proposé par Dale Dougherty à l'occasion du lancement du magazine *Make* en 2005. Cependant, les racines du mouvement sont plus anciennes. Bien sûr, selon le pays et les projets des makers, le référentiel historique mobilisé peut varier ; mais, d'une façon générale, les contre-cultures prônant l'autonomie des individus par la production des biens et services ont la faveur des makers. Aujourd'hui, le mouvement des makers semble entretenir des liens privilégiés avec trois contre-cultures : le DIY (Do-It-Yourself), le mouvement des hackers et l'art.

Le DIY

Une des principales sources d'inspiration du mouvement des makers est simplement l'activité de bricolage. Chris Anderson (2012), dans son ouvrage « *Makers : the new industrial revolution* », fait explicitement le lien entre son activité en tant que maker et l'activité de bricolage à laquelle s'adonnait son grand-père. Aujourd'hui, la figure du bricoleur se présente

⁵ A titre d'exemple, le lecteur pourra lire les ouvrages de Robbins et Cenzo (2008) et Morgan (2006). Dans chacun des ouvrages, l'organisation est essentiellement présentée comme une entité, un système ou une structure tandis que le management est appréhendé comme une activité s'exerçant au sein de cette entité.

⁶ Nous retenons ces trois relations car elles sont celles qui ont été explicitement mentionnées par les acteurs lors de notre étude.

surtout à travers la tendance du DIY (Do-It-Yourself) qui consiste à véhiculer l'idée selon laquelle la conception d'objets complexes est possible grâce au partage de connaissances, à l'expérimentation, et à l'usage des technologies numériques de prototypage (impression 3D, découpeuse laser, CAO, etc.). L'importance du DIY dans le mouvement des makers illustre donc une idée clef : la démocratisation du faire. En véhiculant l'idée selon laquelle n'importe qui peut réaliser n'importe quel objet, les makers prennent leur distance avec l'expertise. Le maker n'est pas un expert, mais à l'image du bricoleur qui apprend et expérimente, il lui est possible de réaliser ce qu'il veut, à condition de trouver les ressources nécessaires. Pour les makers, c'est donc en faisant qu'une personne apprend. La pratique est ici concomitante à la théorie et non deux étapes séparées dans le temps. Si cette démarche est clairement valorisée par certains, pour d'autres makers en revanche, il s'agit d'une faiblesse. En se focalisant essentiellement sur l'auto-apprentissage, le développement des expertises peut être limité. Par exemple, durant un entretien, les co-fondateurs d'une start-up spécialisée dans la photographie avaient fait part de leur inquiétude à propos de l'absence de professionnels dans le makerspace pouvant leur apporter les expertises nécessaires pour développer les technologies dont ils avaient besoin.

Le mouvement des hackers

Le mouvement des makers entretient également une grande proximité avec le mouvement des hackers⁷. De façon générale, la contre-culture hacker est basée sur l'idée que l'émancipation des individus passe par une réappropriation de la production des objets. L'activité des hackers consiste donc à réparer, recycler et détourner des objets de la vie quotidienne. Proche des mouvements libertaire et anarchiste, le mouvement des hackers porte un projet politique qui se présente souvent comme une alternative au capitalisme. En portant parfois un projet de société, certains makers s'inscrivent donc dans la mouvance des hackers. Cependant, il y a une différence entre le mouvement des hackers et le mouvement des makers. Le mouvement des hackers s'inscrit davantage dans une démarche contestataire, tandis que les makers concilient le plus souvent projet de société et projet entrepreneurial. Les projets de makers d'IciMontreuil visent à développer des solutions innovantes et viables sur le plan économique. Par exemple, lors de notre étude à IciMontreuil, nous avons rencontré les responsables d'une agence de communication proposant à la fois aux petites entreprises des services à titre gracieux afin de contribuer au développement économique de la ville et des services à de grandes entreprises souhaitant développer des plans de communication créatifs. En mettant au service des petites entreprises leurs compétences en communication, les membres de cette startup articulaient engagement citoyen et activité professionnelle.

L'art

L'association entre l'art et le mouvement des makers se concrétise de plusieurs façons. D'abord, cela s'exprime simplement par la présence d'artistes dans les espaces dédiés aux makers. Il n'est pas rare de rencontrer des artistes dans les makerspaces et les fablabs. Leur motivation à rejoindre le mouvement des makers peuvent être diverses comme accéder à des ressources peu présentes dans les ateliers traditionnels (outils numériques, personnes compétentes en communication, etc.) ou être en contact d'entrepreneurs et ainsi professionnaliser l'activité artistique ; etc. Ensuite, certains makers trouvent dans l'art un héritage direct. C'est le cas de nombreux makers d'IciMontreuil qui trouvent dans les activités

⁷ Le mouvement des hackers est d'ailleurs lui-même inspiré par d'autres contre-cultures, telle que la culture geek. Voir par exemple l'ethnographie réalisée par Michel Lallement (2015) dans le hackerspace de Noisebridge en Californie.

artistiques passées et présentes de la ville, les racines de leur activité. D'ailleurs IciMontreuil accueille plusieurs artistes, notamment des street artistes⁸. Enfin, le mouvement des makers puise dans l'art certaines valeurs telles que l'indépendance et la créativité. A y regarder de plus près, on constate d'ailleurs que le quotidien des makers ressemble souvent à celui des artistes dans les ateliers. Les projets oscillent entre créations personnelles et commandes ; tandis que les relations entre les makers s'apparentent à celles que l'on peut observer dans les ateliers d'art. Malgré l'indépendance de chacun, des collaborations plus ou moins durables se créent avec d'autres makers. L'association entre l'art et les makers se manifeste donc dans le partage de certaines valeurs communes, dans la proximité des activités, mais également dans le partage d'un certain mode de vie.

Ce que nous apprend le mouvement des makers sur le rôle du travail

Ainsi, puisant dans le DIY, le mouvement des hackers et l'art, les makers trouvent les ressources nécessaires pour dépasser la simple production d'objets et être acteur d'un changement à la fois personnel et social. C'est en cela que le faire est un acte social, car il ne vise pas uniquement la transformation matérielle. Les makers ne font pas que produire des innovations techniques ou matérielles, ils innovent aussi en termes de pratiques de travail, d'articulation de la vie privée et de la vie professionnelle, et d'engagement citoyen. Le faire est donc au service d'un projet à la fois personnel et de société. L'une des principales caractéristiques du mouvement des makers est sans doute d'articuler activité professionnelle et participation directe à la construction de la société. D'ailleurs, il s'agit le plus souvent de créer une activité professionnelle fidèle aux principes de citoyenneté qui animent le maker.

En somme, le faire est une activité de transformation de soi au service d'autrui. Lors des entretiens que nous avons conduits, de nombreuses personnes nous ont confiées le fait que leur motivation à devenir makers provenait de leur envie de changer de métier et de mode de vie en créant et commercialisant des produits et services qui participent à la construction d'un monde meilleur. Etre makers, c'est donc être dans une démarche d'articulation de ce double objectif. En cela, le mouvement des makers est un phénomène intéressant d'évolution du rôle du travail. Le travail a souvent été abordé à partir d'un angle économique en management⁹. Même lorsque l'on traite de la question de la motivation ou du bien-être au travail, il s'agit le plus souvent de trouver des leviers à l'amélioration de la performance économique. Les makers prennent à contre-pied cette logique instrumentale. Les activités des makers mettent au même plan plusieurs dimensions que l'on peut considérer à tort comme séparées et opposées : la vie personnelle, la vie professionnelle et la vie citoyenne. Ces dimensions sont ici appréhendées comme étant inséparables et co-constitutives l'une de l'autre. C'est en cela que le mouvement des makers est une invitation à repenser le rôle du travail. Certes, tous les makers ne donnent pas une dimension politique à leur activité et toutes les aventures entreprises par les makers ne sont pas couronnées de succès. Les désillusions sont nombreuses. De plus, il n'est pas non plus question de prétendre que le modèle des makers peut s'appliquer à tous. En revanche, travailler à l'articulation de la vie personnelle, professionnelle et citoyenne est un formidable levier pour faire de chacun un acteur de sa propre vie et de la société. C'est à cela que le mouvement des makers invite chacun d'entre nous.

⁸ Voici le lien vers la liste des artistes résidents à IciMontreuil : <http://www.icimontreuil.com/metiers/artistes>

⁹ Cette critique est particulièrement valable pour les techniques de management, car de nombreux travaux dans diverses disciplines en sciences humaines ont pointé depuis fort longtemps les dimensions psychologiques, sociales et politiques du travail.

Hussenot, A. (2017) « Le faire pour repenser le travail: les leçons du mouvement des makers », in G. Nogatchewsky et V. Perret, l'Etat des entreprises 2017, la Découverte

Références

- Anderson Chris [2012]. *Makers: the new industrial revolution*: Random House.
- Bauwens Michel et Lievens Jean [2015]. *Sauver le Monde: vers une économie post-capitaliste avec le peer-to-peer*. Paris: Editions Les Liens qui Libèrent.
- Chia Robert [2003]. Organization theory as postmodern science. In H. Tsoukas et C. Knudsen (Eds.), *The Oxford Handbook of Organization Theory*: Oxford University Press.
- Lallement Michel [2015]. *L'âge du faire: hacking, travail, anarchie*. Paris: Seuil.
- Morgan Gareth [2007], *Images of Organization*, édition Sage.
- Robbins P. Stephen et De Cenzo A. David [2008], *Fundamentals of Management, Essentiels Concepts and Applications*, édition Pearson.
- Vogel Rick [2012]. The Visible Colleges of Management and Organization Studies: A Bibliometric Analysis of Academic Journals. *Organization Studies*, vol.33, n°8, pp.1015-1043.